UN SILLON,
UNE SEMENCE

Gaspard Christine

Un sillon, une semence

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

PRÉFACE

« *Un sillon – Une semence – Une récolte ?* »

Tels un laboureur, un archéologue, j'ai bêché, creusé, pour m'immerger dans le sillon d'un riche passé d'enfant.

Ce fut une renaissance. Je me suis reconstruit après avoir cheminé sur des sentiers incertains qui s'éclairent enfin ! Me voici fortifié !

Mes pas alors se libèrent avant que ma longue marche n'arrive à son terme. Je suis retourné au bercail, là où j'ai puisé, que mon caractère s'est forgé.

À l'instar du colibri, j'y suis retourné pour butiner ce précieux nectar enfoui dans mon passé, que j'ai eu du mal à m'en passer, puisque mes étés dans leur fuite m'en ont tenu éloigné.

VOILÀ !

Lorsque mon avenir s'obscurcit,
j'interroge mon passé ; le harcèle
pour que l'aube se dévoile.
Libertine… ma pensée sentinelle s'obstine à sonder l'insondable
pour que mon horizon s'éclaire.

UN SILLON, UNE SEMENCE, UNE SAISON, UNE RÉCOLTE… (LA VIE)

Ma mémoire est constituée de tiroirs dans lesquels je fouille, récupère les matières qui me laissent sans voix, pensif.

Elles me ramènent à une époque dorée, lointaine… Je suis un dinosaure !

Je retourne au bercail ; là où je me suis construit, où mon caractère s'est forgé.

Là où je puise, rassemble tous les instants d'un vécu, d'une richesse dont je tire les bénéfices.

Aujourd'hui, j'y retourne car je caresse ce garçon, cet adolescent qui m'ont habité, m'ont fait vivre des émotions insoupçonnées.

Je vais les chercher, leur donner la main, puisque nous ne formons qu'un.

Nous nous sommes séparés pour quelque temps, car il fallait que j'emprunte le chemin de l'évolution, de la liberté.

Je les rejoins, car ils sont les gardiens de mes souvenirs, mes racines.

Je les rejoins, puisqu'ils sont mon tremplin.

Ils ont joué leur rôle, m'ont propulsé.

Me voici donc ! Un homme rempli de souvenirs insatiables qui m'enrichissent.

Dans ma vie d'adulte, quand les jours difficiles me saturent, ce garçonnet, cet adolescent me prennent la main, me racontent, m'apaisent.

Grâce à eux, aujourd'hui, je suis en mesure d'extérioriser, de partager ce vécu de mes jeunes années folles, débordantes de curiosités, d'amour, d'espoirs naissants dans un monde en folie.

Mes cris se répercutent dans le labyrinthe d'un concert lyrique, inaudible.

Ces cris pourfendent le cœur asséché de l'écho qui les détourne à dessein futile.

Épuisés, ils s'enfuient vers un refuge idyllique.

Là… l'amour leur dit :

Ici, dans ce concert mystique, vous êtes à votre place, sous la baguette du suprême maestro.

Ne criez plus ! Car j'ai entendu au-delà de l'infini.

Ne criez plus ! Car l'écho est proscrit.

L'amour est ma musique.

Vous êtes mes convives.

Je suis l'architecte de vos rêves, de l'amour !

Mes désirs sont autres que les vôtres.

Je pèse vos nuits, vos jours.

Dans la nuit de juillet mille neuf cent quarante-deux, plein de vie, j'assume admirablement mes trois ans.

Locataires, mon père, ma mère ainsi que ma sœur aînée habitaient une chambre de seize mètres carrés.

À cette époque, la plupart de ces maisons étaient éclairées par une lampe à pétrole.

Cette nuit-là, mon père me prit à califourchon sur ses épaules, laissant la maison en direction du bourg situé à environ trois kilo-

mètres. Dans l'obscurité, sous la pulsion du vent, les arbres prenaient d'étranges formes.

Aussi haut perché, j'avais la sensation de me déplacer dans l'espace, sous une voûte céleste tapissée d'une multitude d'étoiles. Nuit tiède d'été, brise nocturne, lueur des lucioles, coassement des grenouilles furent une agréable découverte.

Mon père progressait avec précaution, évitait de gros cailloux sur le chemin rugueux.

Arrivé à destination, il tape à plusieurs reprises sur une porte, en appelant : « Madame Gadou, Madame Gadou, j'ai besoin d'aide, Clémir va accoucher ! » La porte s'ouvrit avec un grincement.

Madame Gadou apparaît sur le seuil de la porte entrebâillée, une lampe à pétrole à la main, au travers d'un faible halo ! J'ai découvert un visage stupéfait, que le sommeil avait marqué de son empreinte.

Après un entretien avec mon père, nous prenons tous les trois la route du retour.

La lune nous accompagne, sans jamais nous approcher. Est-elle méfiante ?

Généreuse, apaisante, elle éclaire notre chemin.

Toujours sur les larges épaules de mon père silencieux, je levais les bras vers le ciel, voulant saisir au moins une étoile… même la plus petite.

Mes bras, mes petits bras ne suffisaient pas car ils n'étaient pas télescopiques.

J'ai essayé avec mes yeux, mon regard n'était pas assez intense.

Alors, elles sont venues vers moi.

Dans mon cœur, elles ont habité.

Elles sont les architectes de mes rêves, de mon univers, de mes souvenirs.

Je caresse l'aube de mes jours.

Je courtise mes nuits insolites, mes nuits coquines intenses.

Me tournant vers l'étoile, je l'invite à danser.

Nous nous enlaçons pour une danse céleste.

Alors ! Depuis, dans son lit, je me prélasse sous la Voie lactée.

Arrivé à notre domicile, j'ai constaté qu'il y avait déjà deux personnes au chevet de ma mère, une voisine et ma grand-mère.

J'ai rejoint ma sœur assise sur un banc près de la jarre.

Autour du lit où ma mère était allongée, c'était l'agitation… Un moment inoubliable ! Particulier pour l'enfant de trois ans.

L'éclairage de l'unique lampe à pétrole n'étant pas suffisant, les deux femmes qui assistaient l'accoucheuse allumèrent deux tiges de bois résineux.

Ma grand-mère nous dit :

« Les enfants, ne regardez pas ! »

Malgré la consigne, de temps à autre, je lançais un regard vers le lit sur lequel ma mère se débattait.

Toujours avec ce bout de bâton résineux, la scène éclairée sommairement paraissait irréelle.

J'ai entendu, comme venu de nulle part, dans la profondeur de la nuit de juillet, un cri troublant, le premier signe puissant attestant l'arrivée de ma sœur dans ce monde.

Quand toutes ces émotions se sont dissipées, ma grand-mère nous a offert, à ma sœur aînée et moi, un bol de chocolat à l'eau, de la farine de manioc que j'ai ignorée, car son aspect me rebutait.

Après tant d'années, ce voyage rétroactif m'a bouleversé.

En moi, s'est fait un silence profond… Un silence respectueux !

À cet instant, qui pouvait entrer dans mon silence d'enfant pour le décrypter ?

Silence ! Écoute ! me dit mon silence.

L'écho amplifie les plaintes de la femme qui enfante !

Est-ce un heureux évènement ?

Que leur réserve l'avenir, ces nourrissons qui ont vu le jour, qui sont les fruits de l'amour, qui se sont liés d'amitié ?

Seront-ils les oubliés de la modernité ? Ou appâts pour les canons sophistiqués qui font la fierté de pays dits « grandes puissances ».

Ils sont légion ces nourrissons, ces enfants de ce monde qui a perdu volontairement l'usage de l'ouïe, de son éclat.

Ceci laissera finalement un goût d'acier !

Quand on perd sa route, il est sage de revenir au point de départ, se réorienter, repartir avec assurance.

Mon vécu passé est la base de mon ascension dans cette vie.

Le fœtus a déjà un long passé !

Renier le sien, c'est s'affaiblir, s'amputer la mémoire.

L'année mille neuf cent quarante-cinq marque ma première entrée à l'école primaire. Le matin de ce grand jour, ma mère m'accompagne. De son fils, elle en est fière. Après m'avoir présenté à la maîtresse, elle me quitte angoissée. Je me sens déboussolé. Pour moi, tout est nouveauté. La maîtresse paraît d'une grande gentillesse. Elle a une chevelure de mulâtresse.

De longs bancs, de longs pupitres aménagent la salle de classe.

Nous sommes une quarantaine dans la classe de la république à apprendre à lire, à compter à chanter… à vivre ensemble.

C'est notre premier vécu scolaire. Nous voici des écoliers bruyants, pleins de vie… de futurs copains ou de probables grands hommes. La plupart des élèves ont six ans, mais un grand nombre est beaucoup plus âgé, physiquement plus costaud. Ils ont peut-être dix à douze ans. Quand ils ont des difficultés à lire ou à écrire, la maîtresse les oblige à se mettre debout sur le banc, incite le reste de la classe à entonner un refrain :

« Jean est un fainéant – Michel est un fainéant – Paul est un fainéant. »

Ainsi de suite. Ce chant dévastateur est dédié à ceux debout, de longues minutes sur les bancs, bien en évidence, exposés à tous les

regards. Les moqueries fusent de toutes parts. Ils sont punis de ne pas avoir le savoir.

La plupart d'entre eux n'a pas de chaussures.

Leurs parents, dans la pauvreté, mais fiers, ont plusieurs bouches à nourrir, sont logés dans les cases d'habitations.

Dans les champs de cannes à sucre, les bananeraies, le travail n'est pas lucratif, mais pénible.

Ces faits scolaires ont marqué mon jeune être.

Après tant d'années, je reviens à la source, me tiens à la place qu'ils ont occupée, ces gamins du passé qui ont subi ces outrances sans s'insurger.

Ce vécu m'alerte, m'oblige à la vigilance, m'interdit sous aucun prétexte de reproduire ou d'accepter le comportement d'une enseignante du passé.

Dans le quartier où j'ai grandi sous le regard attendri de ma grand-mère, mes voisins possédaient de nombreux arbres fruitiers.

Leur terrain souvent était clôturé de barbelés.

Les pruniers n'étant pas à ma portée, je me glissais sous la clôture pour y accéder.

Ma cuisse fait connaissance avec l'une de ces horreurs.

De ma chair labourée, je n'en parle pas.

Je serre les dents, de peur que ma mère n'entende mes plaintes, car je redoutais une correction.

Comme d'habitude, elle m'habille pour l'école, m'enfile ma chemise. Au moment de me passer le short, elle insiste pour que je lève la jambe.

La douleur me trahit. Je ne peux retenir une plainte, une larme.

La découverte d'une cuisse enflée, suppureuse, la déconcerte.

Ma mère fait appeler mon père qui me conduit d'urgence à l'hôpital.

Pourtant, rien ne m'assagit.

Le temps qui se dérobe est-il mon ami ? M'apaisera-t-il ?

Il est vrai qu'il ne souffre d'aucun contretemps, se moque de la souffrance humaine.

Seul… je dois comprendre.

Étendre ma curiosité et apprendre du temps, lui dire : de me donner du temps, d'attendre que je grandisse, que je puisse tirer profit de son temps.

Qu'il ne se vante pas, car il est régi par une loi sans âge.

Quand je serai grand, je prendrai plaisir à créer, à danser sur les airs de toutes les musiques du monde.

Mon esprit vagabond alors voyagera dans le temps, prendra simplement tout son temps… Du bon temps !

Dites-moi alors ! Sera-t-il mon ami… le temps ?

Me fuira-t-il autant ?

Il faudra absolument que je vive ! Que la vie soit mon amie !

À l'orée de ses trente-cinq ans, ma mère avait déjà fait voir le jour à sept enfants.

Je me suis toujours efforcé de mémoriser son visage.

Le souvenir le plus marquant que je garde d'elle, c'est sa fragilité, sa jeunesse.

La santé ne lui a pas souri, ses enfants, elle n'a pu les garder.

Le dernier, à l'âge de trois ans, est recueilli par une tante qui demeurait à Fort-de-France.

Je ne l'ai revu qu'après de nombreuses années.

Il m'a confié un jour :

« Je ne savais pas que tu étais mon frère… on ne me l'avait pas dit. »

Je fus étonné ! De nombreuses questions m'ont interpellé.

Une de mes sœurs et mon frère cadet ont été hébergés par une tante paternelle de Saint-Joseph. Celle de cinq ans fut accueillie par une nièce de mon père habitant à Fort-de-France.